



## CHAPITRE XXVI

Toujours la guerre! — A Mdabourou. — Des anciennes connaissances. — Le rêve d'un sultan nègre. — Khonko. — Neuf Européens réunis. — Une superbe caravane. — Bamboula. — Attaque et destruction de Mdabourou. — Jonction des expéditions Popelin et Ramaeckers.

**J**E franchis en une seule étape la distance qui sépare Mounié-Mtuana de Mdabourou, et je conseillerais à tous les voyageurs qui suivront cet itinéraire d'en faire autant, car la guerre a détruit les quelques tembés qui jadis s'élevaient le long de cette route, où, maintenant, on ne rencontre plus qu'une morne solitude. Le sentier se déroule par monts et par vaux, tantôt au milieu de vastes étendues verdoyantes, le plus souvent sur le flanc de montagnes abruptes qui marquent la limite occi-

dentale de l'Ougogo et dont les éperons septentrionaux font de Mounié-Mtuana une forteresse naturelle.

A peine avions-nous atteint les cultures de Mdabourou, que dans la campagne retentit autour de nous le cri lugubre des Vouagogo.

« C'est la guerre ! » murmurèrent mes hommes.

Néanmoins ils poursuivirent leur marche mais d'un air sombre, comme résignés à l'implacable fatalité qui les vouait au combat à perpétuité ; et l'appel sinistre se répétait au loin, tandis que dans la caravane régnait un silence de mort.

Tout à coup une clameur redoutable s'éleva et des coups de feu éclatèrent tout près de nous ; presque en même temps des hordes de Vouagogo qui se tenaient cachés parmi les tiges de maïs et de sorgho surgirent de tous côtés en poussant des hurlements furieux ; les balles sifflèrent, flèches et lances fendirent l'air au-dessus de nos têtes, et, comme une légion de démons, les assaillants dansaient en tirant sur nous, et se livraient à mille contorsions, soit pour nous effrayer davantage, soit pour s'exciter eux-mêmes à l'attaque.

« Maître, me dit Mabrouki, ils croient que nous sommes des gens de Mounié-Mtuana venus pour leur déclarer la guerre ; écoutez ! »

En effet, ils criaient en nous visant :

« Warabou ! Warabou ! » nous prenant pour des Arabes dont en ce moment ils redoutaient le châtimeut, parfaitement mérité du reste.

Malgré le conseil de Mabrouki, je me portai en avant de ma petite troupe et me dirigeai seul vers la plus forte bande de ces forcenés, afin de leur faire voir qu'ils se trompaient, et que c'était un homme blanc qui commandait cette caravane dont ils s'effrayaient tant.

Un mouvement de surprise se manifesta sur-le-champ et se traduisit par cette exclamation que mes oreilles finissaient par si bien connaître :

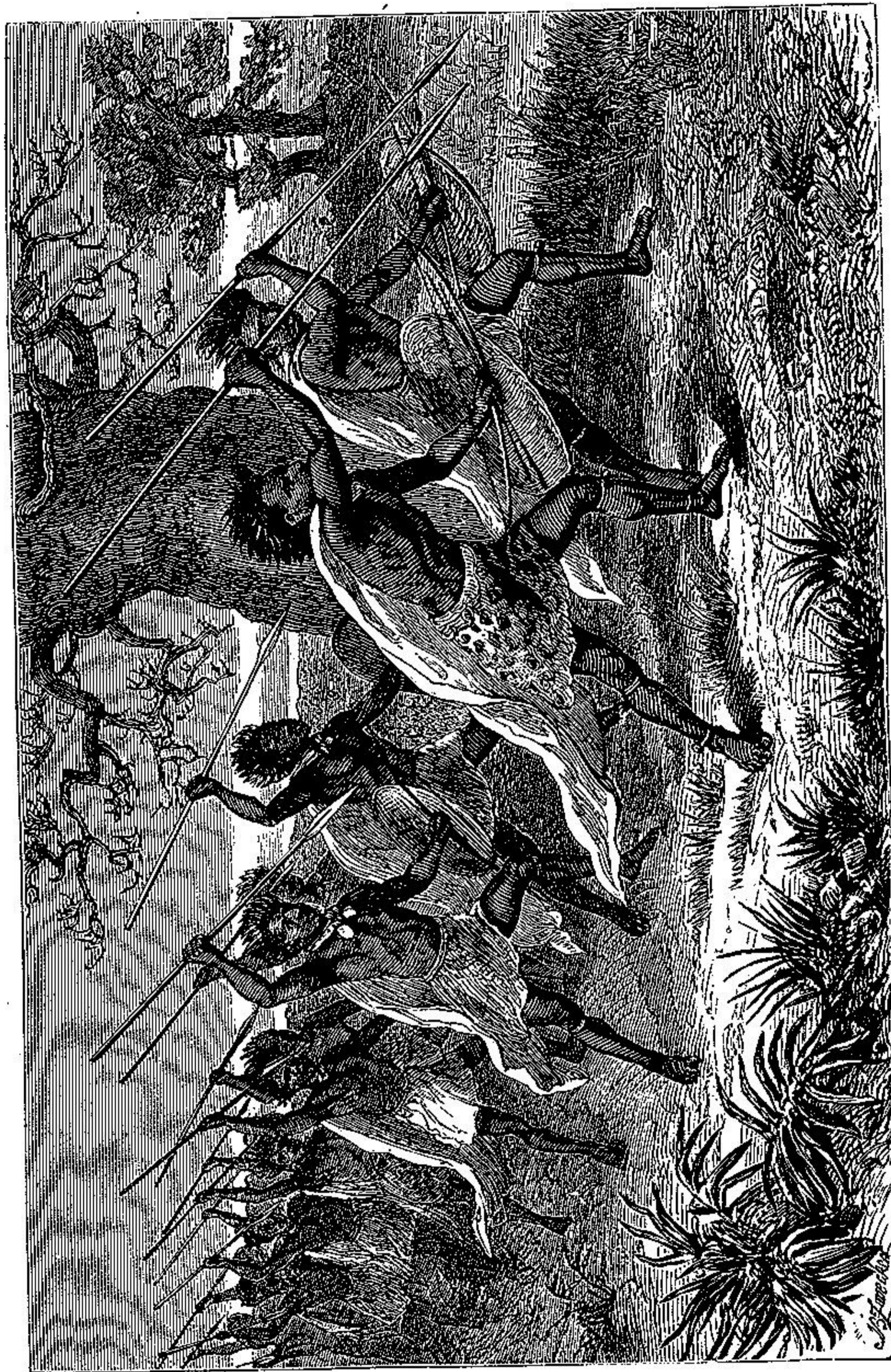
« Mousoungou ! Mousoungou ! »

Comme j'avancai toujours, plusieurs guerriers se détachèrent à leur tour et vinrent à moi.

« C'est l'homme blanc qui a déjà passé ici ! s'écrièrent-ils en me regardant curieusement. Et leur gros rire démasquait des rangées de dents blanches presque aussi menaçantes que leurs flèches et leurs lances.

« Pourquoi m'attaquez-vous ? demandai-je d'un ton fort irrité.

— Nous avons cru que c'étaient les gens de Mounié-Mtuana : depuis plusieurs jours déjà ils ont annoncé qu'ils allaient nous déclarer la guerre et détruire notre village.



LES YOUAGOGO EN CAMPAGNE



— Oui, répliqua un autre, et ils ont même ameuté contre nous nos voisins de Khonko, de sorte que nous sommes entourés d'ennemis.

— Mais vous voyez bien que mon but n'est pas de me battre, répliquai-je; laissez-moi passer; je retourne dans mon pays qui est bien loin d'ici, et ce soir je me reposerai au milieu de vous. »

En disant ces paroles je continuai ma route, et nous arrivâmes ainsi à l'emplacement du camp, escortés par les guerriers qui s'informaient anxieusement auprès de moi et de chacun de mes hommes de l'état de Mounié-Mtuana, de ses dispositions, de sa force armée, de ce que nous avions vu et entendu là-bas. En un mot, une agitation extrême et la plus grande inquiétude régnaient dans cette tribu qui se voyait menacée par ses deux puissants voisins.

Je fis dresser ma tente, établir un retranchement et, bien que la journée fût avancée, j'envoyai Khamsini auprès du sultan pour débattre le hongo le jour même, si cela se pouvait; je pressentais un orage, et ne tenais guère à me mêler des querelles qui allaient se vider entre ces peuplades; je savais que les troupes de Mounié-Mtuana livrant un assaut à Mdabourou pendant que je m'y trouvais, inmanquablement les indigènes m'eussent gardé comme otage ou forcé de prendre part au combat, en tout cas m'eussent fait pâtir de leur échec. Quoi qu'il en soit, se trouver dans un village nègre lorsqu'un conflit y éclate, c'est toujours pour l'Européen une position critique; mais si les Vouagogo du lieu avaient su qu'à cette heure même une forte expédition comptant huit hommes blancs se dirigeait vers Khonko et allait quelques jours plus tard détruire la puissance de Mdabourou, certainement je ne serais pas sorti vivant de leurs mains.

Le hongo ne put être débattu ce jour-là. Pour entretenir ses troupes dans un état de surexcitation qui leur tenait lieu de courage réel, depuis plusieurs jours le sultan faisait brasser force pombbé, et tous les hommes du village, lui compris, se trouvaient dans un état d'ébriété complète dont ils ne sortaient pas; et, à en juger par les têtes fraîchement coupées qui entouraient sa demeure, le jeune chef avait eu à soutenir récemment de sanglantes luttes. Bref, il ne voulut même pas recevoir mes présents d'usage et me fit dire qu'il viendrait me rendre visite en personne le lendemain.

Pendant toute la nuit son tembé résonna de mille bruits assourdissants : on y dansait, on y chantait à tue-tête, des appels guerriers, des coups de feu, des gémissements plaintifs s'en échappaient comme d'un antre infernal : on y festoyait et l'on s'y battait tout à la fois. J'essayai de veiller, mais ma fatigue était telle que le sommeil l'emporta et je m'endormis au milieu

de mes hommes épouvantés qui, pour la première fois depuis le début du voyage, restèrent sur le qui-vive, écoutant le vacarme de cette orgie à laquelle le silence et l'ombre donnaient un aspect sinistre et menaçant.

Dans la matinée du jour suivant, le sultan se présenta au camp; il était ivre et s'était fait accompagner d'une vingtaine de guerriers, tous dans le même état que lui et en proie à la folie furieuse des combats. Mounié-Mtuana avait eu raison: ces indigènes ne ressemblent guère aux Vouagogo, mais par contre ont tous les traits particuliers aux Rougas-Rougas; comme ces derniers, ils se tressent les cheveux en chenilles, s'affublent d'oripeaux effrayants qu'ils fixent sur leur tête dans le but de paraître d'autant plus redoutables et repoussants; ils vont nus ou à peu près, portent aux poignets de larges bracelets d'ivoire et sur les bras le tatouage distinct du chasseur d'éléphants.

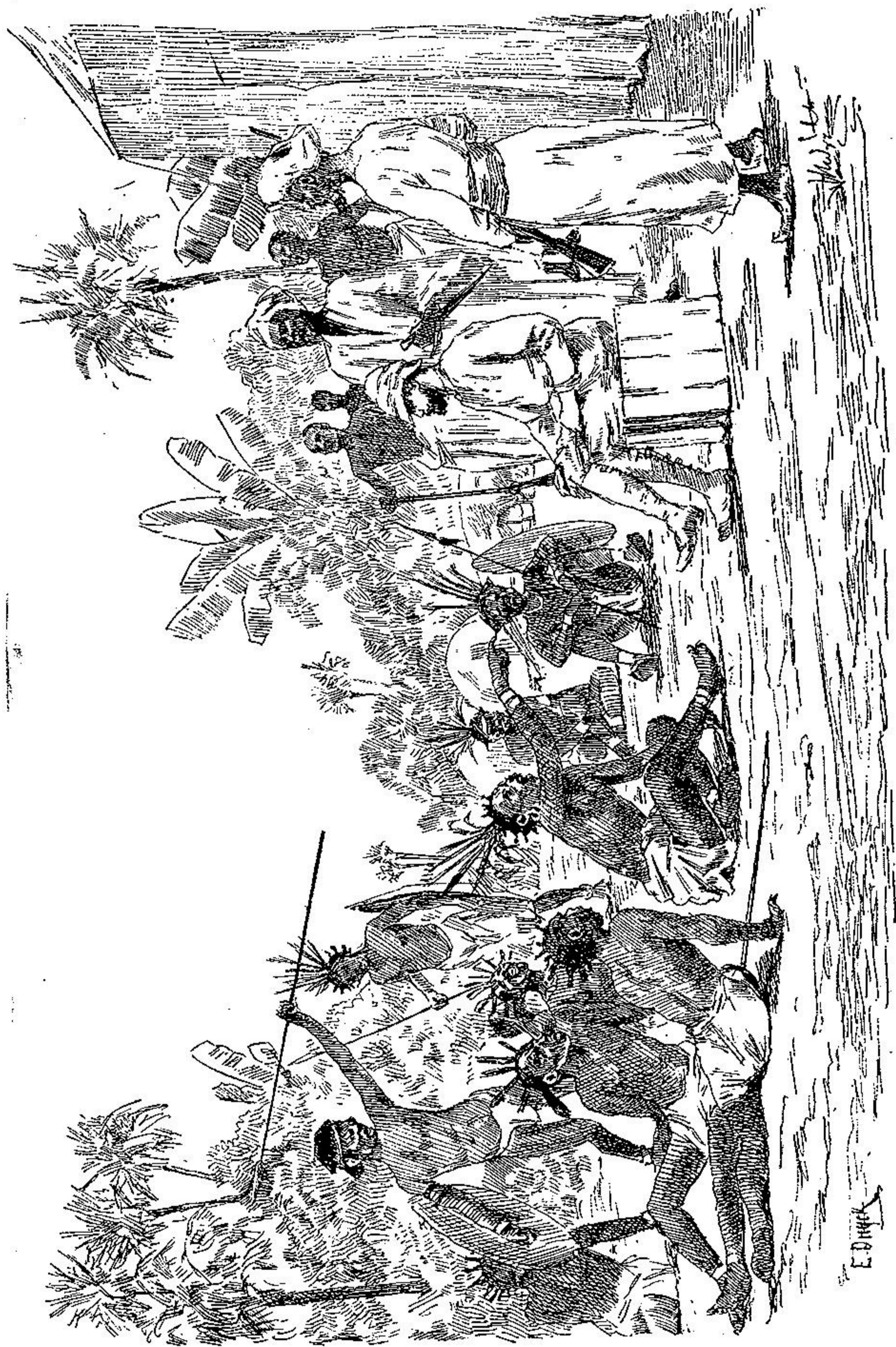
Le chef s'accroupit à terre, en face de ma tente, et ses compagnons firent cercle autour de lui, il me questionna principalement sur Mounié-Mtuana, et sa préoccupation évidente était de s'assurer que je n'étais point allié aux Arabes pour lui faire la guerre; il me répéta d'ailleurs sur tous les tons qu'il ne craignait pas ses ennemis et qu'il se proposait de n'en faire qu'une bouchée dès qu'ils franchiraient le territoire de Mdabourou.

Il s'intéressa ensuite d'une manière toute spéciale à mes habits, à ma coiffure, à mes chaussures et, conséquence embarrassante, me demanda avec insistance de lui donner tout ce que je portais sur le corps. Je lui déclarai que c'était impossible, mais que je lui ferais présent d'un vêtement européen s'il se hâtait de terminer les débats du hongo. Il autorisa alors mon nyampara à entamer les pourparlers dès qu'il serait rentré lui-même au tembé royal; puis il me quitta, non sans avoir mené grand tapage dans le camp, sautant, riant, criant au plus fort avec ses guerriers qui faisaient chorus.

Lorsqu'il fut de retour chez lui, il m'envoya un bœuf, cadeau princier qui fit grand plaisir à mes hommes et dont je fus moi-même très satisfait; il y eut toutefois une ombre au tableau: dans la journée cet étrange monarque me fit demander un peu de cette viande pour son repas, puis, allant plus loin encore, il autorisa ses compagnons endiablés à venir réclamer leur part de festin; elle leur fut donnée, et devant nous ils se mirent à dévorer cette chair presque crue, puis se retirèrent bruyamment.

Pendant ce temps le hongo restait toujours à débattre.

Enfin, le surlendemain de notre arrivée, on parvint à se mettre d'accord; le chef exigeait sept houes en fer et six dotis de coton mérikani, ce qui n'était pas un tribut exagéré, si j'en juge par ceux qui suivirent; en.



VISITE DU SULTAN DE MDABOUROU.





revanche, il insista pour avoir une de mes défroques : son rêve était décidément de se voir habillé comme moi.

Fort heureusement, j'avais plusieurs costumes hors d'usage et des chaussures de rebut, de sorte que je pus satisfaire le capricieux potentat sans risquer de me voir réduit moi-même à sa toilette primitive ; il reçut donc de moi une jaquette, des pantalons, des chaussettes, des bottines et une chemise ; le casque seul lui fut catégoriquement refusé : je n'en avais qu'un seul de rechange.

Néanmoins il fut ravi.

« Tu le comprends, fit-il, cela me portera bonheur, et dans les combats que je vais avoir à livrer je serai vêtu comme toi, mousoungou ; aussi, en me voyant, mes ennemis s'enfuiront terrifiés. »

Le malheureux ! cette défroque qu'il ambitionnait tant fut pour lui la tunique de Nessus : contraint de fuir, puis tué plus tard, il fut vaincu à quelques jours de là, et vit ses guerriers massacrés et ses tentes incendiés ; le baron von Schöler m'a raconté depuis que, parmi les objets trouvés dans la demeure de ce redoutable chef après la prise du village, on découvrit non sans surprise une paire de bottines marquées à mon nom ! Dans sa retraite précipitée, le monarque avait oublié de les emporter, ou peut-être a-t-il trouvé, avec raison, que sans elles il avait le pied bien plus léger.

Le 16 septembre au matin je levai le camp ; mais, avant de partir, il me fallut donner encore à cet insatiable tyran une vieille chemise et un double doti kaniki pour ses femmes ; alors il me laissa aller, m'exprima le plaisir qu'il aurait de me voir revenir bientôt et m'assura que j'étais son ami. Pauvre sultan ! il n'avait plus que quelques jours à régner et à vivre, et je fus le dernier Européen qui lui paya tribut.

Je mis quatre heures pour atteindre Khonko dont les cultures sont si étendues qu'elles rejoignent presque celles de Mdabourou ; durant le peu de temps que nous restâmes sous bois, j'eus pourtant l'occasion à trois reprises différentes de voir détalier tout près de moi de superbes girafes auxquelles malheureusement je ne pouvais pas songer à donner la chasse ; mais vraiment ce pays de l'Ougogo est merveilleux sous le rapport du gros gibier, et à la frontière occidentale, où nous étions alors, c'est par troupeaux nombreux que l'on rencontre les zèbres, les buffles et même les éléphants.

De même qu'à Mdabourou mon arrivée produisit à Khonko un violent émoi : était-il possible que l'on m'eût laissé passer là-bas ? et dans quel état se trouve Mdabourou ? les Rougas-Rougas y sont-ils nombreux, excités à la guerre, bien armés ? et Mounié-Mtuana disposait-il de beaucoup

de fusils ? était-il bien décidé à seconder Khonko ? et quand allait-il arriver ?

Bref, de la part du sultan et des grands dignitaires du pays ce fut une suite non interrompue de questions qui trahissaient une bien vive inquiétude ; du reste, la situation était assez grave pour qu'ils s'en préoccupassent : c'était, en somme, un duel à mort entre eux et leurs dangereux voisins, et que Mounié-Mtuana vint à manquer de parole, dès lors la chance pouvait évidemment tourner fort mal pour Khonko.

J'ai déjà fait observer précédemment la divergence de race qui existe chez maintes peuplades de l'Ougogo ; entre Khonko et Mdabourou, cette différence est frappante : alors que les naturels que je venais de quitter sont plutôt forts, trapus, très foncés en couleur et présentent tous les dehors du Rouga-Rouga, ceux de Khonko, au contraire, sont élancés, minces, nerveux et ont la peau relativement claire ; dans les détails de leurs coiffures, dans leurs allures et même dans leurs armes ils offrent de telles dissemblances avec leurs frères de Mdabourou, que tout naturellement l'on est porté à croire que ceux-ci ne sont pas de véritables Vouagogo, mais plutôt le produit de quelque tribu errante et pillarde qui se sera implantée par la force dans ce pays où elle n'aura pas tardé à frayer avec les bandits du Nioungou et à adopter leurs mœurs et leurs coutumes au point de s'identifier complètement à eux.

Le hongo fut lestement débattu à Khonko ; mais, sous prétexte qu'il était forcé d'étendre constamment ses cultures pour subvenir aux besoins des caravanes, le sultan m'imposa un tribut de vingt et une houes en fer, le triple de ce que j'avais laissé plus haut ; encore ne fût-ce qu'au prix des plus grands efforts que l'on parvint à le satisfaire de la sorte. Bref, j'allais partir, lorsqu'on m'annonça l'arrivée d'une grande expédition d'Européens.

« Vousoungou saba, disaient les uns.

— Vousoungou coumi, » exclamaient les autres.

Sept à dix blancs, cela me parut une exagération évidente, d'autant que sur maints autres détails on brodait des récits des plus incroyables ; d'un autre côté, privé de nouvelles d'Europe depuis longtemps, j'étais dans l'ignorance complète de ce que l'on tentait en Afrique ; toutefois, sachant que Ramaeckers ne devait pas être loin de nous, et, si c'était lui, craignant qu'il ne prît une autre direction, j'envoyai au devant de la caravane signalée une estafette qui, le soir même, me rapporta une réponse. C'étaient bien, en effet, mes camarades qui se trouvaient dans le voisinage et ils me faisaient demander de retarder mon départ de Khonko pour qu'ils pussent s'y trouver quelques heures avec moi.

C'est ce que je fis.

Le 17 septembre, j'étais assis devant ma tente lorsque vers neuf heures un bruit inaccoutumé s'éleva dans le village ; quelques instants après, je vis arriver deux Européens vers qui je m'élançai joyeux : c'était le capitaine Ramaeckers et M. Sergère. Tandis que leur caravane s'installait sous les grands figuiers-sycomores qui sont la caractéristique de Khonko, ils s'étaient mis à ma recherche, car mon camp était établi à l'autre extrémité du village.

Ce fut pour moi une bien grande joie de revoir ces visages amis, et elle s'accrut encore quand, rejoignant l'expédition, je retrouvai Albert De Leu que j'avais connu antérieurement et le brave lieutenant Becker, d'Anvers ; en cette occasion aussi, je fis la rencontre du baron von Schöler et de ses compagnons. Il y avait longtemps que je n'avais vu autant d'hommes blancs réunis, et ce fut comme un coin de l'Europe qui m'apparut pendant cette agréable journée que je passai avec les nouveaux arrivants.

Ramaeckers me parut un peu souffrant, tout au moins très-fatigué.

« Vous devriez, me dit-il, recommander à l'Association africaine de ne pas laisser ses voyageurs plus de deux ans dans ces contrées ; c'est réellement dur, et au bout de ce laps de temps il est nécessaire de retourner en Europe pour se reposer un peu. »

Plus tard, je transmis ce vœu à l'Association qui, je n'en doute pas, y donnera suite quelque jour.

De Leu était très bien portant à cette époque et rien ne faisait prévoir le triste sort qui l'attendait plus loin ; seul, Becker souffrait un peu des fièvres, mais il ne tarda pas à se rétablir complètement ; en un mot, l'expédition entière se trouvait dans les conditions les plus favorables et les plus heureuses après la longue distance qu'elle venait déjà de franchir.

Ramaeckers avait expédié, me dit-il, un messenger à Taborah pour avertir Popelin de son arrivée prochaine ; mais ce courrier avait pris sans doute une route détournée, car je ne l'avais rencontré ni au Mgrounda-Mkali ni dans l'Ounyanyembé.

Vu l'état des esprits à Mdabourou, je conseillai à Ramaeckers de n'y point passer et de prendre plus au nord un chemin qui le conduirait presque aussi vite à Mounié-Mtuana ; lorsque je le quittai le lendemain, il était décidé à suivre mon avis, et dans aucun de nos entretiens il n'a jamais été question qu'il passerait par la force des armes ou s'allierait au sultan de Khonko pour attaquer Mdabourou. Je puis l'affirmer ici, c'est forcé par la nécessité et pris à l'improviste que Ramaeckers a dû se décider plus tard à ouvrir des hostilités contre ce village ; mais il n'en avait pas arrêté le plan d'avance, sinon il m'en aurait infailliblement parlé.

Ai-je besoin de dire que nous fêtâmes joyeusement notre rencontre à Khonko ? Mes heureux camarades étaient amplement approvisionnés en vin et en une foule d'excellentes victuailles qui pour moi n'existaient plus qu'à l'état de vague souvenir et que je fus charmé de retrouver au milieu de l'Afrique centrale.

L'expédition Ramaeckers était d'ailleurs aussi complète que possible ; elle avait été organisée de main de maître et rien absolument n'y manquait : chaque Européen possédait une belle et forte tente doublée en reps vert, un excellent lit et des sièges commodes, ce dont je les félicitai de toute cœur en leur narrant ce que nous avons eu à endurer par suite de notre départ précipité qui avait eu pour conséquence la privation totale de tout espèce de confort, à telles enseignes que pendant tout mon séjour en Afrique je n'ai jamais eu pour m'asseoir autre chose qu'un maigre pliant, un ballot ou une caisse, sans qu'il m'ait été permis de m'adosser jamais.

Je vis aussi auprès de Ramaeckers le fameux nègre Bamboula dont plus d'un, sans doute, se rappelle l'histoire. Lors de son voyage à Tripoli, le capitaine avait engagé comme domestique un indigène du nom de Bamboula ; sa mission terminée il récompensa généreusement ce serviteur dont il avait été très satisfait, et s'en revint en Europe. Un an environ s'était écoulé depuis son retour à Bruxelles, lorsqu'un beau jour il vit arriver chez lui son Bamboula qui, se jetant à ses pieds :

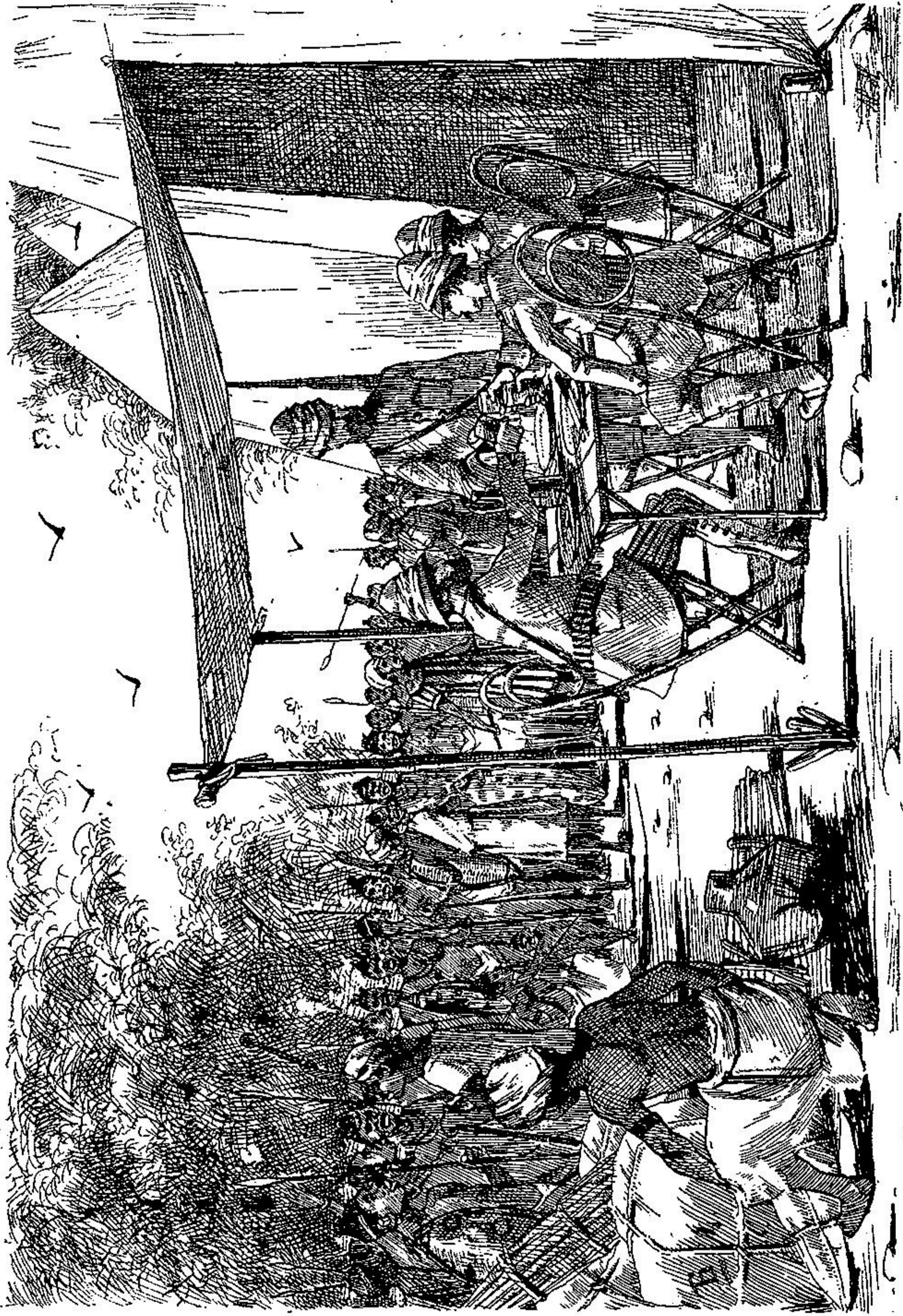
« Maître, dit-il, sans toi j'étais si malheureux que je ne pouvais plus vivre là-bas ; j'ai travaillé jusqu'à ce que j'eusse amassé ce qu'il fallait pour faire la traversée et venir en Europe ; j'ai eu ton adresse par le consul ; je me suis embarqué et me voici ; reprends-moi pour ton domestique, pour ton esclave si tu veux. »

Cette touchante histoire ne renferme-t-elle pas le plus sincère éloge que l'on puisse adresser à cette sympathique nature de Ramaeckers ?

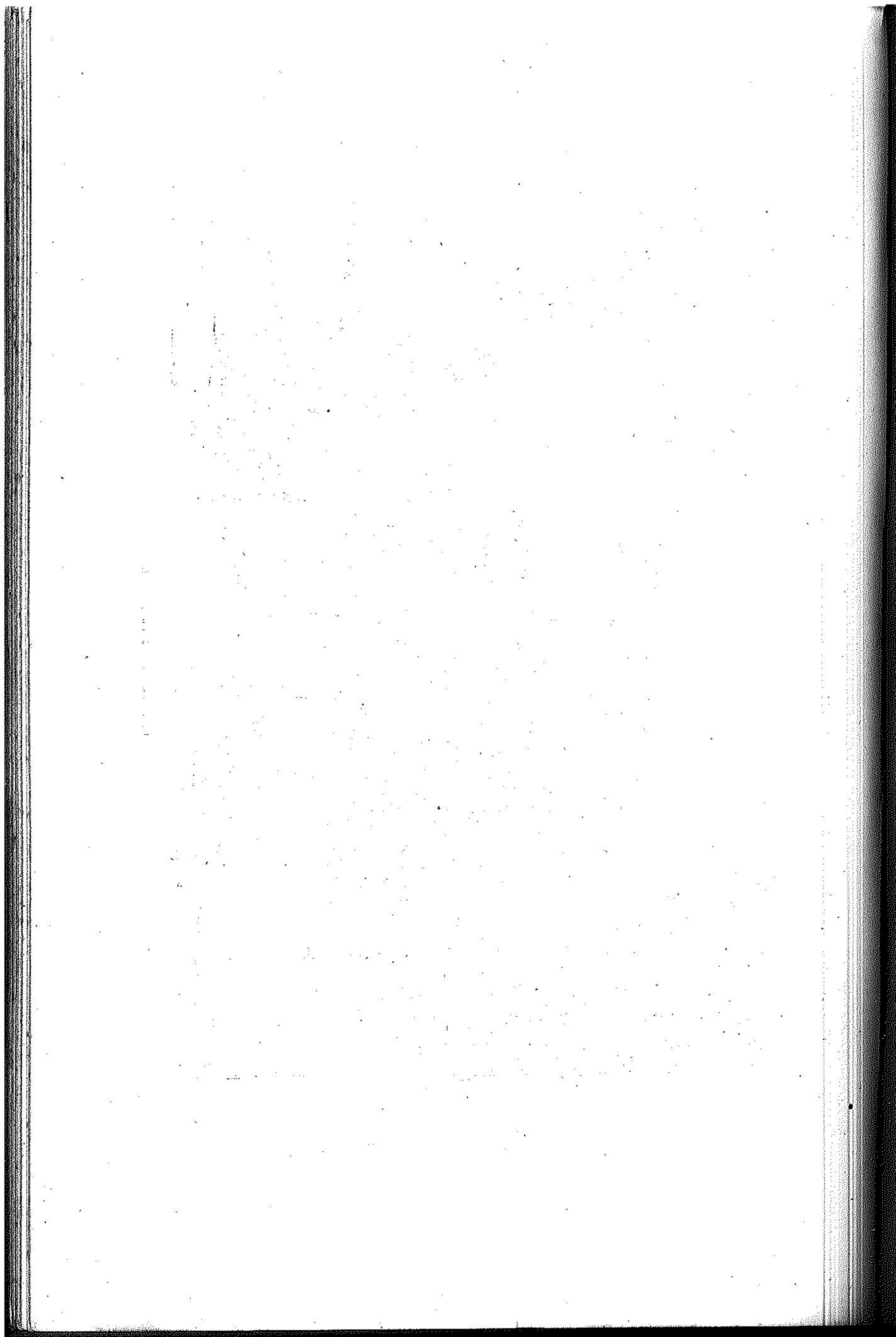
Quand il quitta Bruxelles pour Zanzibar, il emmena naturellement Bamboula avec lui, et en fit à la fois son serviteur et son intendant ; mais le brave nègre était en outre un redoutable chien de garde, et malheur à qui aurait osé s'attaquer au capitaine !

Le 18 septembre, je me séparai de mes amis, emportant pour leurs familles, pour leur patrie, tout un monde de pensées, de souvenirs et un paquet de lettres. Hélas ! j'étais loin de me douter que de ces trois compatriotes à qui je serrais la main à Khonko il y en avait deux que je ne devais plus jamais revoir.

Beaucoup plus tard, alors que j'étais presque sorti de l'Ougogo, j'appris



UNE HEUREUSE JOURNÉE A KHONKO.



successivement les épisodes divers qui suivirent mon départ de Khonko et qui amenèrent les événements tragiques dont Mdabourou fut le théâtre à quelques jours de là.

Dans le but de retenir Ramaeckers le plus longtemps possible à Khonko, le sultan essaya d'abord de faire traîner en longueur les débats du hongo; il espérait ainsi pouvoir profiter de la force considérable dont disposait la caravane des Européens et décider ceux-ci à s'allier au sort de ses armes.

N'y parvenant point, il persuada au capitaine de traverser le territoire de Mdabourou sans s'y arrêter, sinon, « dit-il, vous devrez vous y éterniser, et les habitants y sont si hostiles que vous serez contraint ou de vous battre, ou de leur livrer la plus grande partie de votre bien. » Bref, il offrit de bons guides et une escorte pour mener l'expédition à Mounié-Mtuana.

Ramaeckers partit dans ces conditions-là; mais, comme bien on pense, une colonne de cette importance ne pouvait en aucun cas passer inaperçue à travers le pays des Vouagogo, l'alarme fut donnée, et les naturels de Mdabourou s'opposèrent à son passage. Dès lors les hostilités commencèrent, et les gens de Khonko entamèrent une lutte à outrance; pendant que l'on guerroyait de la sorte à l'est, les hommes de Mounié-Mtuana gagnèrent le village du côté de l'ouest; ces trois corps d'armée lancés sur Mdabourou représentaient une force écrasante; pourtant les indigènes résistèrent avec bravoure et un grand nombre d'entre eux furent tués.

Le chef parvint à s'enfuir avec quelques compagnons, mais les autres périrent, les tombés furent pillés, incendiés, les troupeaux enlevés; le sultan de Khonko partagea le butin avec Mounié-Mtuana qui remit le gouvernement de Mdabourou aux mains de l'un de ses nyamparas et, à partir de ce moment, le hongo fut aboli dans le district.

Sur ces entrefaites, ayant appris qu'une expédition belge s'approchait de Taborah et sachant, d'autre part, que la guerre menaçait de sévir du côté de Mdabourou, Popelin et Roger s'étaient mis en route avec leurs askaris pour prêter éventuellement main-forte à leurs compatriotes; ils opérèrent leur jonction avec eux à Mounié-Mtuana.

Les Européens se trouvèrent donc réunis au nombre de dix pour traverser le Mgounda-Mkali, et avec eux marchait une force armée considérable; aussi nul Rouga-Rouga ne se risqua-t-il à leur portée, et l'arrivée de cette magnifique caravane à Taborah fut un épisode dont le souvenir restera gravé à côté de la féérique apparition des merveilleux éléphants de Carter.

Nos amis y demeurèrent jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre; à cette date, ils se

remirent en route, sauf De Leu qui resta avec Van den Heuvel à Taborah; Ramaeckers et Becker se rendaient à Karéma pour y relever Cambier, et, un peu plus tard, Popelin et Roger comptaient se porter à la côte occidentale du lac pour y fonder une nouvelle station.

C'est aussi à la même époque que l'expédition allemande s'arrêta dans l'Ougounda où elle créa un poste hospitalier.

